

ZAN JBAI NOTHING HAPPENED NOTHING TO TELL YOU

21 juin - 28 juillet 2007

Kamel Mennour est heureux de présenter « nothing happened / nothing to tell you », exposition de Zan Jbai à la galerie.

David Rosenberg entretien avec Zan Jbai Realisé à l'occasion de l'exposition

David Rosenberg : Tu te définis comme « un idiot qui peint en empruntant la voie peu fréquentée des maîtres anciens chinois ; celle des peintres d'élite »...

Zan Jbai : Oui, je suis un idiot, un être décalé. Mais, cela ne fait pas de moi un passéiste. En disant cela, je me réfère avant tout à une idée, à un axiome, qui demeure, à mon avis, une définition pertinente de l'art : ne pas être direct, faire surgir le « beaucoup » au travers du « peu ». Les maîtres anciens — Mi Youren, Chu-Ta et quelques autres—, font cela : ils montrent peu ou presque pas. Une branche sert à montrer l'arbre, ou bien ils peignent la montagne cachée par les nuages. Travailler aujourd'hui selon ce principe du « peu », c'est tout le contraire de l'imitation ou du plagiat ; cela consiste à poursuivre un chemin solitaire au sein d'un espace de recherche ouvert.

DR : Quel regard portes-tu sur l'art contemporain chinois ?

ZJ : J'ai dormi pendant deux cent ans... Je passe directement d'un moment lointain à aujourd'hui ! Conséquemment, j'ai le sentiment d'avoir très peu en commun avec mes contemporains. En fait, je m'intéresse plus au « regard contemporain » qu'à l'art contemporain lui-même. Je ne comprends pas, par exemple, la passion que les artistes éprouvent à peindre ou sculpter des effigies de Mao ! En Chine, la situation me semble caricaturale : soit l'art est influencé par l'époque communiste, soit par la culture Pop et les Mangas. Il y a aussi — et c'est encore plus regrettable —, un pastiche d'art traditionnel consistant en un mélange douteux de taoïsme frelaté et de pseudo calligraphie. Je pense qu'il est sain et juste de vouloir garder une distance avec tout cela.

DR : Mais tu te considères tout de même comme un peintre oriental...

JB : Oui, je suis un peintre "oriental", mais qui refuse d'utiliser les signes asiatiques ou orientaux. Pas de stigmates culturels ! Ce sont les indices indubitables d'un art provincial. En Asie, on suit principalement la mode occidentale. Si les signes ou les sujets sont « chinois », l'esprit du travail n'en demeure pas moins occidental. Voilà certains des problèmes avec lesquels un artiste doit se débattre. Mon choix de venir travailler à Paris et d'exposer à l'étranger sont directement issus de cette réflexion. Je veux exposer dans un contexte différent, marqué par un regard autre. D'un point de vue pragmatique mais aussi esthétique et philosophique, je pense que mes tableaux sont à leur place au sein des réseaux globalisés de l'art contemporain.

DR : Quand as-tu commencé à formuler ces réflexions décisives ?

ZJ : C'était au cours de mes études. J'ai commencé à peindre à quinze ans. Je suis rentré à l'académie des Beaux-arts de Chine à Hangzhou où j'ai reçu pendant quatre ans une formation académique occidentale. J'ai ensuite travaillé seul pendant trois ans. C'est au cours mes études à Hangzhou, au bout de deux ou trois ans, que j'ai senti que ce n'était plus la peine d'écouter les autres. J'ai aussi compris ce que je voulais faire.

Zan Jbai « nothing happened / nothing to tell you » est présenté à la galerie kamel mennour du mardi au samedi, de 11 à 19h.

Pour toute information complémentaire, vous pouvez contacter Marie-Sophie Eiché, Jessy Mansuy-Leydier et Emma-Charlotte Gobry-Laurencin.

DR : À ce sujet, tu parles de l'« apparente fadeur » de ta peinture comme d'un effet voulu...

ZJ : La fadeur apparente des tons monochromes gris et blancs, c'est l'ingrédient qui permet d'occulter la saveur réelle de la peinture afin de mieux la révéler. J'ai choisi le blanc qui est comme un voile transparent, un écran, un liquide ou bien encore une brume où les figures apparaissent ou semblent s'effacer.

DR : Et d'où proviennent ces figures ?

ZJ : Avant de peindre, je prends des photos. Je ne montre jamais ces clichés. Il s'agit le plus souvent de femmes. Peut-être parce que je me pose la question du spectateur dans un avenir lointain, je choisis des sujets qui me semblent à la fois sobres et intemporels. Dans le processus de la peinture, j'efface tout détail, tout indice. J'enlève tout ce qui n'est pas essentiel, jusqu'à ce que ne subsiste qu'un corps ou un visage, une esquisse de vêtement ou bien juste un drap. Lorsque l'on tente de s'approcher pour mieux saisir les contours du corps ou du visage, ceux-ci s'éloignent. Le sujet garde toujours une distance.

DR : Je sais que ni l'excellence du rendu anatomique ni l'habileté à saisir une attitude – qui caractérisent pourtant ton travail – ne constituent une justification suffisante à tes yeux. Qu'est-ce qui motive ton travail alors ?

ZJ : Mon esprit est solitaire. Et la solitude renvoie à la notion et à l'expérience de la distance. C'est peut-être cela, mon sujet : la séparation et l'insurmontable distance qui rendent possible le regard...